

– Bernard Ribémont et Joanna Teklik édit., *Droit et justice dans la littérature francophone de Belgique*. Paris, Classiques Garnier, coll. « Pouvoir, lettres et normes » n° 23, 2021, 254 p.

Malgré les suspicions de nationalisme ou de régionalisme étriqué qui pèsent sur la notion de « littérature belge francophone », les études qui y sont consacrées s'internationalisent et passent désormais par Paris. Comme son titre l'indique, ce volume tente d'expliquer les liens qui unissent droit et littérature où l'on considère six analogies : art du discours, affirmation d'autorité, exemplarité, herméneutique, éthique et fiction. Bernard Ribémont, professeur émérite de l'université d'Orléans (il a publié, entre autres, sur Christine de Pisan) et Joanna Teklik, enseignante-chercheuse à l'université de Poznań et spécialiste des lettres francophones de Belgique, ont choisi d'interroger les motifs littéraires que sont les questions relatives au droit et à la justice : sont-ils embrayeurs narratifs ? Participent-ils d'une esthétique particulière ? Les écrivains belges francophones traitent-ils ces thèmes de manière spécifique ? Le volume est issu d'une rencontre qui s'est tenue à Poznań les 5 et 6 décembre 2019. Quatorze critiques ont tenté de répondre à ces questions (l'ordre dans lequel sont placées les différentes contributions ne nous est pas apparu). Chaque article est suivi d'une riche bibliographie.

Très médiatisée, l'affaire Dutroux a inspiré à Françoise Mallet-Joris un roman paru en 1999 : *Sept Démons dans la ville*. Renata Bizek-Tatara montre comment l'autrice, en mélangeant réalité et fiction, révèle l'état d'un pays dont les pouvoirs corrompus ont été ébranlés par cette « atroce tragédie de la cruauté et de l'indifférence » (Mallet-Joris), un pays au bord du chaos et de la barbarie, incapable de gérer ses dysfonctionnements (pp. 13-23).

Laurence Boudart intitule son article *L'heure de la justice ne sonne pas aux cadavres de ce monde* (pp. 25-38), citation extraite du traité de botanique de Maurice Maeterlinck, *L'Intelligence des fleurs* (1907). Elle distingue dans quelques textes du prix Nobel plusieurs références à la justice et une évolution de l'idée qu'il s'en fait. Dans *L'Anneau de Polycrate* (1893), la justice terrestre est mise en doute au profit d'une justice immanente. Dans *Le Temple enseveli* (1902), la justice n'est qu'un ensemble de valeurs morales qui définissent un homme – justice morale qu'on trouvera appliquée dans *Le Bourgmestre de Stilmonde* et *Le Sel de la vie*, deux « pièces de guerre » –, la justice n'existerait que dans notre âme. *L'Abbé Sétubal* (pièce éditée en 1959) expose un autre dilemme moral dans le domaine ecclésiastique où la justice est mise en échec par l'absurde.

*Absent de Bagdad* (2007) de Jean-Claude Pirotte (1939-2014) se présente comme le monologue intérieur d'un musulman enfermé dans une prison qui ressemble à celle d'Abou Ghraïb : l'auteur y dénonce l'impérialisme américain, l'injustice. Cristina Robalo-Cordeiro (pp. 39-46) voit dans ce roman testamentaire la démarche prophétique d'un écrivain qu'inspire Bernanos, un livre qui arrache le lecteur à son confort (p. 46).

Laurent Demoulin donne une lecture idéologique du « roman dur » de Simenon, *Les Inconnus dans la maison* (1940), en passant par une étude narrative selon la méthodologie proposée par Raphaël Baroni dans *La Tension narrative* (2007). Chaque récit se déroule en trois temps : nœud > retard > dénouement. Dans le cas de ce roman (dont Demoulin souligne les aspects caricaturaux et l'incohérence), le héros, avocat,

a découvert un cadavre dans sa maison et y a vu un inconnu : cette situation initiale engendre une triple interrogation (qui est le mort, qui l'a tué, qui est l'inconnu ?) et plusieurs suspenses (six selon Demoulin) auxquels le roman ne donne que des réponses ambiguës. Si l'article s'intitule *La plaidoirie de l'alcoolique* (pp. 47-64), c'est que l'avocat, issu d'un milieu bourgeois, est alcoolique et que cet élément contribue à donner à penser que la justice est d'abord affaire de conventions sociales.

Bernadette Desorbay (pp. 65-79) s'intéresse d'abord à Pierre Mertens, romancier mais aussi auteur d'une thèse de droit international sur l'imprescriptibilité des crimes de guerre. Dans *Les Bons Offices*, roman paru en 1974, Mertens s'adonne à ce que Desorbay appelle une « poïétique de la justice » : il « sonde [...] les "conditions [...] de son engendrement" » et « le balancement dont elle procède. Sauf à l'endroit de la Shoah [...] » (p. 67). Multipliant les références à d'autres auteurs (Orban, Detrez, Bergen, Bertin, etc.) et à d'autres procès (comme l'affaire Trintignant), mêlant inextricablement la réalité et la fiction, dans une analyse sans doute trop complexe et fouillée pour le format d'un article de 15 pages, Desorbay en vient à l'affaire Myriam Pinedo. Retrouvé à Bruxelles en 1971, le corps dépecé de cette ex-militante socialiste, mis en scène dans l'œuvre de Mertens, sert sans doute à montrer que la seule réponse possible de la justice post-génocidaire est la compassion.

Selon Marie Giraud-Claude-Lafontaine (pp. 81-97), dans *Feel good* de Thomas Gunzig (2019) et dans *L'Homme qui valait 35 milliards* de Nicolas Ancion (2009), l'enlèvement (acte désespéré d'une mère célibataire ou performance artistique) constitue une réaction légitime aux situations d'injustice engendrées par le système néolibéral inique. L'autrice a interrogé les deux romanciers belges : Ancion se déclare écrivain engagé et justicier, Gunzig récuse les deux étiquettes. Elle conclut en faisant l'hypothèse que l'écrivain peut être « injusticier » autant que justicier car la littérature se place au-delà de la justice et que le lecteur n'est pas un juré.

Conrad Detrez, défenseur des droits humains, rêvait d'une société égalitaire : Agnieszka Kukuryk parcourt la vie de l'écrivain (« trop chrétien », « trop libertaire », etc.), de Liège jusqu'au Brésil, pour montrer comment il s'engage de plus en plus dans une démarche révolutionnaire, malgré la censure, la torture, les condamnations. Pour Detrez, la justice sociale repose sur les droits humains et est le fondement de la démocratie (pp. 99-114).

Sandrine Willems, dans *Les Petits Dieux* (2002), ensemble de onze romans miniatures, évoque des animaux ayant marqué le destin de personnages mythiques ou historiques (sous forme de monologues). Cette œuvre originale constitue « un vibrant appel à rendre justice aux animaux », selon Anna Loba, qui soulève la question du spécisme dans son article *Faire justice aux animaux* (pp. 115-126). Comme Pastoureau l'évoque, la justice médiévale en France pouvait juger et condamner un animal alors que de nos jours, la frontière entre l'homme et l'animal semble imperméable. « L'animal est là pour rien » : cette gratuité, l'amour pur qui s'en dégage, le don de ces êtres prétendument inférieurs rend particulièrement inacceptable la cruauté dont ils peuvent être victimes.

Marcel Thiry, Paul Willems et Max Servais (gros corpus) se sont-ils opposés à la Shoah ? La destruction des juifs s'inscrit-elle dans leur imaginaire ? C'est à ces questions qu'Atinati Mamatsashvili tente de répondre en se penchant sur les attitudes de ces écrivains belges de langue française face à l'antisémitisme, avant et pendant la

Seconde Guerre mondiale : les trois auteurs mettent en avant l'impuissance de l'individu mis hors-la-loi face à une institution aux mains des nazis (pp. 127-150).

Henry Bauchau (1913-2012) a dirigé le Service des Volontaires du Travail pour la Wallonie jusqu'en 1943 puis s'est engagé dans la Résistance. Accusé d'outrage à l'honneur des officiers après la guerre, il a été lavé de cette accusation en 1946 par la Commission supérieure d'appel mais a été déchu de son grade militaire. Marc Quaghebeur s'efforce de montrer que toute l'œuvre de Bauchau « est scellée autour des questions de jugement » (le droit et la justice sont omniprésents dans son œuvre). Quaghebeur établit d'abord les faits, analyse ensuite leurs « métamorphoses » dans la fiction. L'œuvre bauchalienne d'imagination, comme le démontre clairement Quaghebeur, « constitue une sorte de résilience face aux traumatismes des années 1940 », traumatismes qui s'ajoutaient aux blessures de l'enfance. Jamais ni l'homme, ni l'écrivain, ni ses personnages ne réussissent à se débarrasser de leurs hantises (pp. 151-166).

Selon Bernard Ribémont (pp. 167-191), le droit joue un rôle important dans la constitution de l'identité belge et c'est le célèbre avocat Edmond Picard (1836-1924) qui fait « prendre conscience aux juristes de la place qu'ils occupent dans le destin artistique et culturel du pays » (comme l'a souligné Paul Aron). Picard produit plusieurs ouvrages de « fiction judiciaire » et, entre autres, fonde la revue *L'Art moderne* qui encourage l'art social et national. Quant à Henry Soumagne (pseudonyme de Wagener, avocat né à Liège, 1891-1951), il est l'auteur de trois « romans judiciaires belges », tous liés à une affaire ayant défrayé la chronique (les affaires Courtois, Vandersmissen et Visart de Bocarné). Ribémont s'interroge sur le public cible de ces textes où se mêlent témoignages, faits, chronique, drame psychologique et fiction. La justice est certes rendue par des êtres humains mais l'image qu'en donne Soumagne est implacable et désespérée.

Katherine Rondou aborde le thème de la justice par le biais du procès par excellence, celui de Jésus-Christ, qui a marqué la culture judéo-chrétienne (pp. 193-212). Elle passe en revue (dans l'ordre chronologique) une vingtaine d'œuvres (tous genres confondus) des auteurs belges suivants (dont la notoriété est très variable) : André Ruyters (1876-1952), Simone de Reyff, Maurice Maeterlinck (1862-1949), Henry Soumagne (1891-1951), Michel de Ghelderode (1898-1962), Auguste Doyen, Camille Mathy (1882-1958), Jacqueline Harpman (1929-2012), Marcel Paquet (1947-2014), Raphaël Jacquerye (1942), Éric-Emmanuel Schmitt (1960), Armel Job (1948), Marcel Voisin (1935) et Amélie Nothomb (1966). La très grande variété d'interprétations de ce procès de Jésus prouve que l'épisode est devenu un mythe que les auteurs se réapproprient pour exprimer leurs opinions.

Paul Colize (Bruxelles, 1953), auteur d'une vingtaine de polars, publie, en 2014, *Un long moment de silence* où Przemysław Szczer voit une remise en cause de la notion de justice et de son efficacité. Deux intrigues s'y imbriquent, l'une contemporaine enquête sur le passé pour élucider un drame familial et en partie autobiographique, l'autre repose sur la traque des criminels de guerre par un juif rescapé de la Shoah. Le genre du roman policier n'exclut pas une réflexion philosophique. La justice, si elle est rendue, le sera par des individus qui s'érigent en justiciers (pp. 213-226).

Joanna Teklik étudie l'œuvre d'Albert Guislain (1890-1969), juriste, écrivain et journaliste, auteur en particulier de *Palais de justice ou les confidences du Mammoth*

(1935), témoignage de la vie judiciaire avant la Grande Guerre (pp. 227-242). Réhabiliter le « Mammouth », c'est ce qu'ont fait également Lise Bonvent et Marie-France Plissart avec *Les Ombres du palais. Récits de vie*, album paru en 2019. Et il en a bien besoin, cet édifice en éternelle rénovation, dont les mauvaises langues prétendent que les échafaudages seront bientôt classés comme monument historique.

Catherine Gravet

– Magali Romaggi, *La Figure de Narcisse dans la littérature et la pensée médiévales*. Paris, Classiques Garnier, « Recherches littéraires médiévales », 2022, 566 p.

Magali Romaggi publie chez Classique Garnier sa thèse de doctorat, présentée en 2018 à l'université de Lyon, sous la direction de Marylène Possamaï-Pérez. La chercheuse identifie le texte source des auteurs médiévaux – la version d'Ovide – et examine les multiples reprises du mythe à travers le Moyen Âge. L'essai compte trois parties.

Dans la première section, *Narcisse comme figure amoureuse*, la chercheuse s'attache aux représentations de Narcisse en amant. Les auteurs ne se rejoignent pas systématiquement sur cet aspect du mythe, et le jeune homme incarne tantôt l'exemple, tantôt le contre-exemple du parfait amoureux. Si par son abandon total, le héros antique répond à l'idéal de la fin'amor, le lien inextricable entre Eros et Thanatos qui caractérise le mythe lui confère une importante dimension mortifère.

La deuxième partie, *Les lectures morales du mythe de Narcisse*, aborde les textes qui condamnent le comportement de Narcisse, sur le plan social et/ou religieux. Arrogant, vaniteux, orgueilleux, le jeune homme multiplie fautes et péchés, et ne peut répondre à l'idéal éthique du Moyen Âge.

La dernière partie, *Narcisse au miroir des eaux*, la plus originale selon nous, se focalise sur l'importance du reflet, et donc du miroir et de la source/fontaine, dans le récit mythique. Plusieurs auteurs exploitent le caractère magique conféré à la source dans de nombreuses traditions, ou glosent sur la thématique de l'illusion, grâce au destin tragique du héros dupé par sa propre image et condamné à une cruelle destinée.

Une annexe reprend les versions du mythe chez Photius, Pausanias, Strabon, Hygin et Philostrate. Une riche bibliographie, indiquant les sources primaires et secondaires, clôt le volume.

*La Figure de Narcisse dans la littérature et la pensée médiévales* est un essai de grande qualité. La démonstration est claire et régulièrement illustrée d'extraits choisis avec beaucoup d'à-propos, le style agréable et l'auteur fait preuve d'un réel didactisme. Le volume ne manquera pas de séduire les médiévistes, les thématologues, les spécialistes des mythes antiques et les chercheurs plus spécifiquement intéressés par le motif de l'eau ou du miroir.

Katherine Rondou